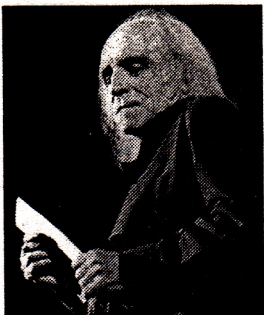


21.00 A bout portant.
Invité : Léo Ferré.

● Lire ci-contre.

LEE YANOR



● 21.00
Paris Première
A bout portant

Léo Ferré l'écorché vif

CRINIÈRE cendrée couronnant un visage crispé de tics, saisi entre scène, coulisses et pauses autour d'un verre : c'est le Ferré du tout jeune après-68 (Peter Wiehn l'a suivi quelques jours en 1971 pour sa série « A bout portant »). Pas encore serein. Plutôt malheureux, et fulminant souvent. Avec toutes ses contradictions de véritable artiste : émerveillé et cynique, égocentrique et généreux, écorché vif, lucide (voire visionnaire), sale gosse boudeur, dandy de l'anticonformisme, muflé borné, observateur aigu et sensible...

Partis pris définitifs et confidences lâchées entre tristesse et agression. Beaucoup de choses l'« emmerdent ». Entre autres : les journalistes, les répétitions, la bêtise, le harcèlement d'après-concert, les femmes qui ne se satisfont pas de laisser leur intelligence dans leurs ovaires (*sic*). « Rien ne sert à rien » et il n'y a d'espoir nulle part – « trop de cons » –, mais l'amour demeure « la plus belle drogue qui soit ». En 1971, en France, la gauche est déjà foutue et se transforme en « salle d'attente pour le fascisme ». Il ne reste plus qu'à faire la Révolution dans sa tête, à défaut de la rendre efficace dans la rue, et suivre le précepte de Duchamp : vivre « tout seul, comme dans un naufrage ». Quelques évocations de l'enfance, quelques réflexions fortes sur le statut de l'artiste.

Propos scandés en musique bien sûr – *Misere, Poètes, vos papiers, Rotterdam, Pépée...* – avec cette voix imprenable et ces textes à chavirer. « On couche toujours avec des morts ». Peu importe, « avec le temps, va, tout va bien ». Seulement voilà, « le temps efface tout. C'est dégueulasse ».

Val. C.